Chronique

L'ORACLE CHINOIS

Il y avait au fond de la villa une petite pièce en saillie qui recevait le jour de trois côtés. Tout ce qui n'était pas vitré était garni de livres, enfermés dans des bibliothèques vert d'eau. Nous étions tous là réunis. On voyait les jardins descendre vers la mer. L'Estérel, au loin, avançait, comme un décor de marbre noir, dans des gloires immobiles de nuages empanachés.

On venait de conter une de ces histoires mélancoliques qui conviennent au retour de l'année, au temps gris, au demi-deuil somptueux des bougainvillées tourmentées par le vent d'est. C'était l'histoire d'une jeune femme qui avait tant aimé un homme qu'elle l'avait amené à en épouser une autre. Il serait trop long de dire ici comment la chose advint; mais elle fit trois infortunés. Nous les connaissions et nous en étions attristés.

— Fait-on du bien aux êtres en les aimant? demanda quelqu'un.

— Je vais consulter l'oracle chinois, dit Fiamma Cingoli.

Nul de nous ne savait ce que pouvait être l'oracle chinois. La jeune femme revint, tenant comme un missel un assez gros livre jaune. Elle s'assit, rabattit modestement le bout de sa jupe sur ses genoux, et dit : « C'est un petit ensemble que j'ai fait avec ma robe grise et brune : n'est-ce pas que le rouge est joli? » Elle tournait vers nous un visage d'enfant, radieux d'innocence et qui quêtait les compliments. Nous comprîmes qu'elle avait oublié l'oracle et qu'elle parlait de l'écharpe qu'elle avait au cou. Elle s'habillait volontiers aux couleurs de son nom, avec les tons du bois, de la cendre et du feu. Nous savions aussi qu'elle avait toujours à la fois trois pensées en tête, dont l'une était pour sa toilette, tandis que la seconde était sentimentale, et que la troisième appartenait aux plus hautes sphères de la métaphysique.

Elle tenait le livre entre ses genoux. Enfin, la pensée qui le lui avait fait prendre apparut de nouveau sur l'écran de son esprit. « Ah! oui, fit-elle, vous voulez savoir si l'on fait du bien à ceux qu'on aime! » Elle ouvrit l'oracle d'un coup, et tomba sur le numéro 55. Il représentait le tonnerre au-dessus de la flamme. « La flamme, nous explique-t-elle, c'est la clarté intérieure. Le tonnerre c'est le mouvement. L'oracle me répond qu'il y a chez l'être aimé à la fois illumination et progrès. Cela vaut, je crois, la peine d'être aimé. Il m'avertit aussi que ces présents de l'amour ne durent pas. Mais leur brève durée suffit à embellir la vie. Voulez-vous que je vous traduise le texte : « *Ne sois pas triste : tu dois être comme le soleil à midi.* » Il me semble que c'est assez beau. Le soleil à midi sait aussi qu'il va décliner. Il n'en éclate pas moins de lumière et de joie.

— Fiamma, demandâmes-nous, quel est ce livre?

Elle prit un air modeste et naturel, et d'un ton tout uni, comme si elle débrouillait les parentés d'une famille amie, elle dit. « Mais c'est le *I Ging.* » Et comme nous restions tous étonnés, elle expliqua : « C'est le plus vieux livre chinois, un livre qui a trois mille ans. A Lausanne, Dory, Ruby et moi, nous avons passé notre temps à le consulter. Il ne prédit pas seulement l'avenir, il donne de très bons conseils. »

— Fiamma, dis-je, prêtez-moi ce livre.

C'était là ce *I Ging*, ce fameux *Livre des changements*, ce recueil d'oracles très anciens dont la première exégèse a été composée par le roi Wen dans sa prison, au douzième siècle avant Jésus-Christ. Ils n'ont pas cessé d'être étudiés. On en a un commentaire écrit vingt-quatre siècles plus tard, par Tchou Hi, qui vivait au temps des Soungs. Il n'existe malheureusement à ma connaissance que deux éditions européennes : l'édition allemande de Wilhelm, qui a paru à Iéna en 1924, et l'édition anglaise, qui est épuisée. Par quelle fortune ce livre d'austère sinologie est-il devenu dans les pays de culture germanique le bréviaire de tant de jeunes femmes? Je savais que l'été dernier, en Suisse, nos trois amies ne faisaient rien sans le consulter. Elles étaient émerveillées de la sagesse discrète de ses réponses.

Le texte se compose de soixante-quatre réponses, ou plus exactement de soixante-quatre diagrammes. Chaque diagramme a l'aspect d'un caractère écrit sur six lignes ; mais, au vrai, il se compose de deux caractères superposés, écrits chacun sur trois lignes. Ainsi le diagramme 22 est fait en bas du signe du feu, *li*, et en haut du signe de la montagne, *gen*. Et lui-même signifie la grâce, *bi*. Pourquoi ? C'est qu'un feu jaillissant des entrailles de la terre enveloppe et illumine la montagne, la hauteur céleste. Une belle flamme ordonne le chaos. C'est le plus bel éloge qu'on ait fait du style. — Le diagramme 33 montre en bas le signe de la montagne, *gen*, et en haut le signe du ciel, *kian*. Lui-même signifie l'éternel retour, *dun*. Pourquoi ? La sagesse chinoise répond que les forces de l'ombre s'épuisent à gravir la montagne; après quoi elles redescendent. La lumière, au-dessus de la cime n'a rien à craindre.

En somme, nous sommes en présence de soixante-quatre symboles, constitués chacun par le jeu de deux éléments superposés. Le tonnerre au-dessus de l'eau signifie la délivrance ; en effet, l'eau est le danger, le tonnerre est le mouvement; celui-ci fait échapper à celui-là; — la mer sur le ciel signifie la rupture violente, à la façon d'un fleuve qui rompt ses digues, ou d'un nuage qui éclate; car il faudra bien que le ciel captif de la mer finisse par reprendre sa place; — le tonnerre au-dessus du vent signifie la durée; ici l'explication est un peu plus complexe; le tonnerre et le vent sont deux inséparables, et leur liaison seule suffirait à suggérer une association stable; mais d'autre part le signe du vent représente ce qui adoucit, le signe du tonnerre ce qui irrite; rien ne peut être durable que par l'union de l'un et de l'autre; dans les symboles de la famille, le signe du vent est la première fille, le signe du tonnerre le premier garçon; l'union des deux signes représente la stabilisation, le mariage.

Ces symboles répondent à vos questions par quelques vers très anciens, écrits au-dessous d'eux, et par des commentaires, également très anciens. Les réponses sont d'espèce assez variable. Il est évident que si vous tirez le numéro 32, qui est le signe de la durée, il vous donnera un conseil de constance. Mais ici intervient le long commentaire des sages, qui rend le livre si savoureux. Ils nous apprennent que la constance n'est pas un état de repos. C'est bien plutôt un mouvement fermé sur soi-même et perpétuellement renouvelé, comme celui des astres, accompli selon des lois, et où toute fin est un commencement. On atteint la fin par un mouvement vers l'intérieur, une inspiration, une systole, une concentration. On inaugure l'effort vers un nouveau but par un mouvement vers l'extérieur, une expiration, une diastole, une expansion. Toute une règle d'existence est cachée dans ce conseil.

Quelquefois, au lieu d'une réponse directe, vous recevez un grave avertissement, une invitation à faire votre examen de conscience. Si, au début d'une entreprise, vous tirez le numéro 25, qui est l'innocence, que vous dit-il ? Il est formé en haut par le ciel, c'est-à-dire par la lumière et les lois éternelles, en bas par le tonnerre, c'est-à-dire par le mouvement des forces créatrices. La leçon est claire. L'innocence, c'est la conformité du mouvement avec les lois. Tel est le printemps, où la force créatrice marche avec la lumière, ce qui confère l'innocence à toute la nature. « Toute chose a l'innocence comme état naturel. » Ainsi parle l'explication. N'entreprenez rien qui sont contraire à ce mouvement. C'est le commentaire de Confucius : « Celui qui s'écarte de l'innocence, où va-t-il? La volonté et la bénédiction du ciel ne sont pas avec ses actes. »

C'est trop simple, direz-vous. Nous savons bien qu'il ne faut rien entreprendre contre l'ordre naturel. Nous voudrions trouver un signe favorable. Le voici. C'est le 16. Il est formé, en haut, du tonnerre, c'est-à-dire du mouvement, et, en bas, de la terre, c'est-à-dire de l'être réceptif. Le mouvement entraînant la passivité, c'est l'enthousiasme. C'est un signe excellent. Le trajet s'accomplit sur la ligne de moindre résistance. C'est le parcours des astres. On peut renforcer l'effort sans avoir à craindre de réactions funestes. C'est sous ces auspices, à la guerre, qu'il faut faire donner les soutiens et les réserves; ou, dans la paix, que les orateurs entraînent la foule et deviennent dictateurs.

Soixante-quatre oracles pour toutes les circonstances de la vie, vous trouverez peut-être que c'est peu. Mais, en fait, il a y a beaucoup plus de réponses. Nous avons vu que chaque diagramme était formé de signes tracés sur six lignes. Vous pouvez affecter à chacune de ces lignes une valeur numérique, que vous vous obtenez à pile ou face, en lançant en l'air trois pièces de monnaie. Cette valeur modifie toute la réponse de l'oracle. Je ne crois pas qu'il puisse se trouver un meilleur présage que le diagramme numéro 1. Il représente deux fois l'image du ciel, la lumière sous la lumière. C'est le symbole même de la puissance créatrice, tempérée toutefois par la durée, qui y est incluse, et qui nous avertit de mêler la constance à la force. Mais si vous affectez la ligne inférieure du chiffre 9, tout change. Sous ce ciel lumineux, il y a un dragon caché. Il ne faut pas agir.

Je parcourais ainsi le livre, et à chaque instant je trouvais les conseils les plus ingénieux. Tout à coup une page s'ouvrit d'elle-même, comme si elle avait été longtemps consultée, et je vis en effet qu'elle était zébrée de coups de crayon. Mais qui les avait tracés? Fiamma, Dory ou Ruby? Laquelle des trois avait étourdiment oublié là son secret? C'était une assez mauvaise page, celle du diagramme 39, qui est l'obstacle. Il est représenté par deux symboles assez frappants : au bas de la montagne, et au-dessus l'eau. Escalader la montagne et trouver le chemin coupé par le torrent, c'est en effet le symbole des circonstances contrariantes, mais non pas, dit le commentaire, des circonstances désespérées. Car la montagne est elle-même une leçon de constance triomphante. Ainsi une de nos trois amies était amoureuse, et son amour était contrarié par des obstacles. Le livre le lui avait dit, et elle n'avait pu s'empêcher de souligner sa déception. L'oracle n'était pas tendre. « Le côté du sud-ouest est bon, disait-il; le côté du nord-est n'est pas bon. » En chinois, cela signifie qu'il faut battre en retraite. Puis le dieu mystérieux qui faisait parler la sagesse s'humanisait. Il ajoutait : « La constance est salutaire. » Cela signifiait, d'après les commentateurs, que s'il faillait reculer, c'était pour mieux tourner l'obstacle. Enfin le dernier vers était tout à fait consolant. « Il est bon de voir le grand homme. Le grand homme, on sait ce que cela veut dire. Pour les femmes il n'y en a qu'un. »

Mais Dory, à moins que ce ne fût Ruby ou Fiamma, n'avait pas voulu s'en tenir là. Elle avait aussi consulté les monnaies. A la quatrième ligne, les trois pièces avaient fait pile à la fois, ce qui s'appelle Yin et donne le nombre 6. C'est du moins le coup que je conjecturai, car une grande croix au crayon en signait en marge l'explication. « Six sur la quatrième ligne signifie : aller conduit dans les obstacles, venir conduit à l'union. » C'est là du chinois. En bon français cela veut dire : « Ne va pas à lui, laisse le venir. » C'est bien ainsi, selon toute apparence, que la jeune femme l'avait compris.

Je rapportai le livre le lendemain. On s'en amusa beaucoup. L'oracle lui-même semblait avoir perdu tout sérieux. Comme l'un de nous avait quitté notre petite assemblée pour aller à un rendez-vous qu'il nous cachait, mais que nous connaissions tous, nous voulûmes savoir quel en serait le succès. L'oracle répondit : « La corbeille est là, mais il n'y a pas de fruits dedans. » Nous voulûmes savoir si l'un de nos amis entrerait à l'Académie. L'oracle répondit : « Le prince sera honoré par les chevaux. » Nous dûmes nous arrêter là. La Sagesse en belle humeur nous répondait par des énigmes.

HENRY BIDOU.

LE 1er JANVIER

A L'ÉLYSÉE

Les réceptions officielles du 1er janvier ont eu lieu au palais de l'Elysée suivant le cérémonial accoutumé.

Les ministres et sous-secrétaire d'Etat sont venus, à 10 h. 30, pour assister le président de la République pendant les réceptions et visites de la matinée.

M. Albert Lebrun, président de la République, a reçu, à 10 h. 40, la visite de M. Jeanneney, président du Sénat, des membres du bureau et des sénateurs présents et, à 11 heures, celle de M. Fernand Bouisson, président de la Chambre des députés, des membres du bureau et des députés présents.

Le chef de l'Etat est ensuite allé au palais du Luxembourg et au Palais-Bourbon, où les membres du gouvernement l'avaient précédé, pour rendre leurs visites aux présidents des deux Assemblées.

De retour à l'Elysée, à midi 10, M. Albert Lebrun a retenu à déjeuner les ministres et sous-secrétaires d'Etat ainsi que les personnes de ses maisons civile et militaire.

A la préfecture de police

Dès 7 h. 30 hier matin, les fanfares des sociétés de gymnastique dont Mme et M. Chiappe sont membres d'honneur, sont venues sonner le réveil à la préfecture de police. Puis les musiques de la garde républicaine et des gardiens de la paix exécutèrent les plus brillants morceaux de leur répertoire. Entouré de ses collaborateurs, M. Jean Chiappe, très sensible à ces témoignages d'affectueuse sympathie, a félicité et remercié les musiciens. Un vin d'honneur fut ensuite servi.

A L'ÉTRANGER

En Belgique

Notre correspondant particulier à Bruxelles nous écrit :

L'ambassadeur de France et Mme Paul Claudel ont, selon la tradition, reçu la colonie française à l'occasion du jour de l'an. L'ambassadeur était entouré de MM. Brugère, Bouchet et du général Chardigny.

M. Foulon, président de la chambre de commerce, a exprimé les vœux de la colonie à l'ambassadeur et a dit sa confiance dans les destinées de la France.

Dans sa réponse M. Paul Claudel a souligné l'importance du rôle que joue aujourd'hui la France, pays de liberté et de fraternité. Voici en quels termes l'ambassadeur a dégagé la position morale de la France dans les négociations internationales en cours :

Mais ce drapeau, pour les Français, il ne signifie pas seulement un pays, il signifie une *cause*. Il n'est pas seulement le signe de ralliement d'une nation ou d'une race, il n'est pas un symbole d'égoïsme et de cupidité, il n'est pas au centre d'une levée monstrueuse de passions brutales et d'intérêts déchaînés. Si, en ce moment, nous voyons les représentants de toutes les nations du monde venir à Paris, s'enquérir des vues et des réactions de la France au milieu de la crise sans précédent que nous traversons, lui demander anxieusement un de ces principes, une de ces hautes formules que notre langue appelle magnifiquement *un mot d'ordre*, c'est que chacun comprend que, dans les décisions à prendre, il s'agit d'autre chose que d'intérêts étroits et de circonstances momentanées. Pendant longtemps la France a été appelée, et grâce à Dieu, elle n'a pas cessé de justifier ce titre, *le pays de la liberté*. Mais, aujourd'hui, à cet idéal elle en a ajouté un autre auquel elle ne renoncera pas. Elle ne veut pas être seulement le pays de la liberté au sein de frontières étroites elle veut être dans l'Europe entière le champion ou, en tout cas, le défenseur d'une liberté fondée sur le droit et assurée sur des institutions. Par des liens de raison, par des raisons de sentiment, elle reste attachée, elle reste, si je puis dire, incorporée à ces grands principes de conciliation dans la justice dont la ligue des nations est l'expression. Et, comme elle reste attachée à ce principe de liberté, elle ne l'est pas moins à celui de l'égalité internationale. Elle est convaincue que la grandeur d'une nation n'est pas proportionnée à ses dimensions territoriales. Elle ne veut pas priver le conseil des nations de cette activité précieuse dont les archives de Genève nous ont donné tant de témoignages. Nous savons qu'il y a peu de problèmes en Europe où l'absence ou le déclassement des petites nations ne serait pas ressenti. Et, puisque j'ai prononcé les mots de liberté et d'égalité, je sais que je tromperais votre attente si je ne complétais pas la devise française en y ajoutant le mot de *fraternité*. Cette fraternité, messieurs, c'est elle qui, tout spécialement, constitue le lien qui nous unit à la Belgique. C'est le lien que crée le sang, non seulement celui que nous avons reçu de parents communs, mais celui que nous avons répandu ensemble sur les champs de bataille.

En Italie

Voici les principaux passages du discours prononcé par M. de Chambrun, ambassadeur de France auprès du Quirinal :

Je vois ici, groupée autour de deux maîtres illustres, l'élite intellectuelle et artistique de notre jeunesse, couronnant à Rome, suivant une tradition fidèlement entretenue dans cette ville merveilleuse, où tout se perpétue, où tout se renouvelle, de fortes études génératrices des œuvres de demain.

Votre attachement à la mère-patrie se double, très justement, d'une amicale gratitude pour la nation dont nous goûtons la charmante hospitalité.

Qui, de nous, ne se félicite, en mesurant l'étape que la France et l'Italie ont parcouru pendant l'année qui vient de s'écouler dans la voie d'un rapprochement plus intime et d'une compréhension mutuelle encore accrue? Une telle œuvre a trouvé son animateur, et vous serez certainement de cœur avec moi si j'adresse ici à mon éminent prédécesseur et ami, Henry de Jouvenel, l'expression de notre pensée reconnaissante. C'est dans le même esprit, avec une égale persévérance, que nous continuerons à travailler. Malgré les obstacles que rencontre encore dans le monde une organisation solide de la paix, nulle circonstance ne devrait pouvoir entraver, en ce qui concerne les rapports de la France avec l'Italie, une évolution, qui est dans l'esprit même des choses, et que facilite grandement le désir réciproque d'entente, si fort chez les deux peuples.

A la Cité du Vatican

L'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, M. F. Charles Roux, après s'être associé et avoir associé ses auditeurs au deuil de la France, a formulé les vœux que le 1er janvier fait naître traditionnellement.

Dans ce qui nous tient à cœur, viennent en bon rang les confiants rapports de la France et du Vatican. Ils représentent un bien inappréciable pour la patrie et pour l'Eglise. Le salutaire effet en est quotidien, au profit de l'une et de l'autre. Ils sont un puissant facteur de paix morale, à l'avantage commun de la vie civique et de la vie religieuse, de la concorde nationale et du repos des consciences. A la singulière valeur de ces relations diplomatiques, correspond la sollicitude qu'elles rencontrent de part et d'autre. Constatation tient ici lieu de souhait, et vaut mieux.

Faisant ensuite allusion à la situation internationale, l'ambassadeur a déclaré :

Dans des circonstances autrement critiques que celles d'aujourd'hui, la France a prouvé qu'elle possédait toutes les aptitudes à poursuivre sa destinée nationale et sa mission universelle. Elle a été la clef de voûte d'une coalition victorieuse : dans ce rôle épuisant elle n'a pas faibli. La part qu'elle a prise au plus grand conflit de l'histoire lui a valu l'admiration d'adversaires, à qui elle n'a pas refusé la sienne. L'énergie et l'activité qu'elle a déployées dans la paix ont été remarquables et fécondes. La reconstruction de ses ruines lui a imposé un effort, dont l'ampleur n'a eu d'analogue nulle part et dont l'exacte mesure n'est souvent pas connue à l'étranger. Pour ne vous en citer qu'un exemple, choisi dans le domaine religieux, savez-vous combien d'églises dévastées ont été relevées jusqu'à présent ? Plus de 2,620 !

Elle sera aussi égale à ses devoirs envers les autres. La manière dont elle les a remplis est à son éloge. Elle a manifesté un méritoire esprit de transaction. Elle a fait, dans sa politique extérieure, une large place à la solidarité internationale. Elle a sacrifié ses réparations au relèvement économique et financier du monde, encore attendu. Elle a avancé des capitaux importants à beaucoup de pays et, dans le nombre, à des pays qui avaient combattu contre elle. Elle n'a pas été intransigeante sur les conditions de sa sécurité. Il n'a pas tenu à elle que la conférence du désarmement n'aboutît à une conclusion positive. Actuellement encore, il n'est aucun pays avec qui elle ne cherche la solution de ce problème. Elle a soutenu de ses efforts toutes les grandes espérances qui se sont levées sur le monde. Elle a travaillé à l'élaboration d'un droit public efficient.

L'ambassadeur a terminé son allocution en dressant un tableau de la participation catholique française aux fêtes de l'année sainte dont la canonisation de Bernadette Soubirous a marqué le point culminant. Il a fait l'éloge des ordres charitables dont deux fondatrices seront prochainement élevées sur les autels et affirmé la primauté des valeurs spirituelles et morales.

En Espagne

A Madrid, l'ambassadeur de France et Mme Jean Herbette ont reçu les membres de la colonie française.

Répondant au discours du président de l'association des anciens combattants, M. Herbette a souligné que les œuvres françaises de Madrid sont, en même temps, des œuvres franco-espagnoles.

La France, a-t-il dit, ne cherche pas à imposer sa culture, mais nous associons constamment l'Espagne à notre œuvre.

La paix et la prospérité, que nous souhaitons, en ce jour, à la France, nous la désirons également pour l'Espagne.

Au Portugal

Le ministre de France a reçu la colonie française, exprimant l'espoir que le traité de commerce en préparation entre la France et le Portugal sera bientôt conclu.

En Allemagne

AU PALAIS DE LA PRÉSIDENCE

A la réception au palais présidentiel, le nonce apostolique, Mgr Orsenigo, doyen du corps diplomatique, a exprimé la satisfaction de ce dernier de ce que les dirigeants du Reich se soient solennellement déclarés disposés à régler les différends entre l'Allemagne et les autres nations en suivant le chemin pacifique d'une entente amicale.

Dans sa réponse, le président von Hindenburg a déclaré notamment :

L'année 1933 doit être considérée comme un vrai tournant de l'histoire de l'Allemagne. Le peuple allemand, en un court laps de temps, a bénéficié d'une complète rénovation spirituelle et morale; après de longues années de profonde détresse et de cruelles souffrances, il a retrouvé le courage de vivre; une énergique et clairvoyante direction de l'Etat, soutenue par la confiance et l'abnégation de tous les citoyens, a permis de conjurer le fléau d'une misère croissante. Les désordres ont pris fin; c'est avec un cœur rempli d'espérance que notre peuple, et surtout notre jeunesse, envisagent de meilleures perspectives d'avenir.

Cette renaissance d'un grand pays constituera, j'en suis convaincu, une garantie de plus en plus solide de la paix et de la prospérité internationales.

Moi qui, comme soldat, ai personnellement connu les horreurs de trois guerres, je sais que notre gouvernement et notre peuple n'ont d'autre volonté que de vivre en harmonie avec toutes les autres nations sur la base de l'honneur et de l'égalité de droits.

L'égalité de droits reconnue à l'Allemagne aura pour effet de rétablir la confiance, condition indispensable d'une fructueuse collaboration entre les gouvernements.

A l'issue de cette réception, le chancelier a présenté au président von Hindenburg, en présence des membres du cabinet, les vœux du gouvernement d'empire.

Le Führer a relevé les modifications profondes qui ont été la conséquence en Allemagne de l'avènement du régime national-socialiste.

Nous avons réalisé l'unité du peuple allemand, a-t-il dit en substance; une unité qui, du chef de l'Etat à la jeunesse, englobe la nation tout entière et dont le peuple allemand est heureux. La force qui se dégage de cette communauté de volonté et d'idées nous a, dans une période de crise politique et économique, permis de consolider la structure du Reich, de relever l'autorité du gouvernement, d'enrayer la décadence religieuse, morale et intellectuelle de notre peuple.

Dans le domaine économique, cette communauté nous a permis, non seulement d'empêcher la ruine totale, mais aussi d'enregistrer certaines améliorations.

Soutenu par la confiance du chef de l'Etat, le gouvernement a pu, tout en sauvegardant l'honneur et l'égalité des droits du peuple allemand, poursuivre une politique dont le but final restera toujours l'établissement d'une paix véritable et sincère.

Dans sa réponse, le président a, en particulier, exprimé le vœu que la nouvelle année fasse faire des progrès sur la voie « de la paix véritable dans l'honneur et dans l'égalité des droits ».

A L'AMBASSADE DE FRANCE

A la réception de la colonie française de Berlin, M. A. François-Poncet, répondant aux vœux exprimés par M. Besse, président de la Société philanthropique, a souligné la nécessité de l'union de tous les Français pour faire face aux tâches difficiles de la politique intérieure et extérieure.

L'année 1934, a-t-il dit, s'ouvre en un temps où le gouvernement français a besoin du zèle, de la ferveur et de la confiance de tous les siens. La tâche politique intérieure et extérieure qui lui incombe réclame l'assistance et le dévouement de toute la nation. Devant des problèmes si ardus et si graves, l'heure est venue de faire taire nos préférences personnelles, notre goût de la critique et de la singularité, de négliger les divergences de vues qui nous séparent pour soutenir d'un même cœur l'effort de ceux qui pensent, parlent et agissent en notre nom.

En Autriche

LA RÉCEPTION A LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

A l'audience solennelle qu'il a accordée au corps diplomatique, le président de la République, M. Miklas, a déclaré entre autres :

Une dure année vient de prendre fin, au cours de laquelle de nouveaux soucis douloureux sont venus s'ajouter aux difficultés déjà existantes. En pleine conscience de ses devoirs envers son propre peuple et envers le monde, le gouvernement autrichien a déployé toutes ses forces pour servir la paix tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et la reconstruction de l'Autriche, guidé par l'esprit de collaboration européenne et de solidarité. Vous avez été vous-mêmes témoins du grand congrès catholique de Vienne, qui montra l'Autriche dans toute la véritable splendeur de sa croyance, de sa culture et de sa mission.

Après avoir remercié tous les gouvernements étrangers de la sympathie et de la bienveillance qu'ils ont manifestées à l'égard de l'Autriche, le président de la République, reprenant l'image « cœur de l'Europe » par laquelle le nonce, dans son allocution, avait désigné l'Autriche, a déclaré:

Il n'est pas seulement de notre intérêt que ce cœur batte calmement et sainement, mais aussi de l'intérêt de l'Europe tout entière, et si tous les Etats et hommes d'Etat amis de l'Autriche nous prêtent leur appui dans notre lutte infatigable de reconstruction, ils ne portent pas seulement aide à l'Autriche, mais nous les aidons aussi à la réalisation de l'œuvre de paix et de reconstruction du bien-être dans le monde.

A LA LÉGATION DE FRANCE

A la réception à la légation de France, le ministre, M. Gabriel Puaux, répondant à l'allocution du président de la colonie française, a souligné tout d'abord que « vingt ans après le début de la guerre, les perspectives de l'avenir demeurent obscures et l'union plus que jamais s'impose. La France attend de chacun de nous qu'il fasse son devoir. »

Après avoir rappelé qu'il avait conduit au feu une compagnie d'infanterie, M. Puaux déclara qu'il avait gardé un vif souvenir de la valeur individuelle des citoyens français.

Depuis lors, a-t-il dit, j'ai toujours gardé foi dans les destinées du peuple de France, sachant qu'il fut capable de surmonter toutes les épreuves, à la seule condition d'être conduit par des chefs qui paient d'exemple, des chefs en lesquels tous puissent sentir la flamme ardente et pure du patriotisme, des chefs qui montrent clairement la voie à suivre et s'y engagent eux-mêmes avec un entier désintéressement.

Aux heures graves, la France a toujours trouvé de tels chefs. Quant aux exécutants, aux bons citoyens, ils sont toujours à pied d'œuvre, et ceux qui douteraient du dynamisme français, ceux qui prendraient notre équilibre pour de l'immobilité et notre sagesse pour de l'indifférence, ceux-là risqueraient, aujourd'hui comme hier, d'éclatantes surprises.

Notre politique extérieure, a dit plus loin M. Puaux, est fixée par des lignes qui ne sauraient varier car elles sont commandées par la raison et justifiées par l'expérience. Etre forts pour être justes: nous n'avons pas d'autres ambitions.

Quant on nous accuse parfois d'impérialisme et d'égoïsme et parfois aussi de nébuleuse idéologie, ce sont là des reproches qui s'annulent. Plus qu'aucun autre Etat nous pourrions, grâce à nos ressources financières, à la force de nos armes, aux richesses de notre empire colonial, nous laisser séduire par le mirage de l'autarchie. Mais il nous est facile d'écarter cette tentation, car nous savons que l'avenir de l'humanité n'est pas dans le combat sans merci des égoïsmes nationaux se fixant eux-mêmes arbitrairement leurs buts, mais dans une harmonieuse coopération des peuples, par un équilibre rythmé par des règles de droit librement acceptées de tous.

Les institutions de la Société des nations ont constitué les premiers linéaments de cet effort d'universalisme. Nous y demeurerons fidèlement attachés.

Justicia fondamentum regnorum. J'ai souvent lu cette inscription au-dessus des portes du Burgtor, et je sais que sur ce terrain du droit et de la justice, du respect et de la dignité de la personne humaine, conquête du christianisme confirmée par l'humanisme, il y aura toujours, entre la France et l'Autriche, de puissantes affinités.

Nous avons suivi avec une sympathie qui n'est pas demeurée sans témoignage effectif le grand effort de la République autrichienne pour s'assurer les moyens de vivre indépendante et libre. La France, en souscrivant le tiers de l'emprunt international, s'est associée à l'aide financière qui a été réalisée au cours du dernier été.

Dans le domaine économique, l'œuvre n'est pas achevée. Notre gouvernement la conçoit sous l'aspect d'une collaboration entre tous les pays auxquels leur situation géographique assigne une communauté d'échanges.

Cette action devra être complétée par le concours des grands Etats auxquels s'impose un devoir de solidarité européenne. Rien, dans une telle conception, ne peut porter atteinte à l'indépendance de l'Autriche, qui doit demeurer entièrement maîtresse de son action politique intérieure et extérieure.

C'est en se maintenant en dehors de toute combinaison des forces et de tout système d'entente politique que la République autrichienne servira le mieux la cause de la paix. Vienne ne doit et ne peut être l'enjeu de rivalités internationales, car une noble et haute mission lui est dévolue. Vienne, capitale de l'Autriche indépendante, doit être le lieu géométrique de toutes les bonnes volontés européennes.

En Hongrie

A Budapest, M. de Vienne, ministre de France, répondant aux vœux de la colonie, a insisté sur la collaboration efficace que doivent prêter les Français et les amis de la France pour combattre certaines calomnies insidieusement répandues sur l'attitude de la France dans le domaine économique et politique, et il a souhaité une meilleure compréhension des intentions de la France.

En Pologne

L'ambassadeur de France, M. Laroche, après avoir demandé une minute de recueillement à la mémoire des victimes de Lagny, a remercié la colonie française de ses vœux et prêché la confiance.

La France en donne l'exemple. Grâce à l'énergie déployée par le gouvernement, avec le concours du Parlement et en faisant fond sur le patriotisme et l'esprit de sacrifice de la nation, l'œuvre nécessaire du redressement financier va s'accomplir. Ayons la ferme confiance que dans un domaine non moins important, celui de la politique extérieure, nos efforts seront aussi couronnés de succès. Jamais les peuples n'ont eu davantage besoin de paix et de sécurité. C'est à assurer l'une et l'autre, l'une par l'autre, que le gouvernement français s'emploie, vous savez avec quelle persévérance et dans quel esprit. Comme des voix autorisées le rappelaient tout récemment encore, attaché au respect des engagements internationaux où les peuples ont cherché des garanties communes, fidèle à la Société des nations, à ses amitiés, à ses alliances, le gouvernement de la République entend rechercher les solutions nécessaires en s'efforçant de concilier les intérêts vitaux dont il a la charge avec cet idéal de coopération internationale qui est celui de la France.

Ce double désir de paix et de sécurité, c'est aussi celui de notre alliée la Pologne. L'harmonie des vues des deux gouvernements n'est donc pas seulement désirable, elle est en quelque sorte naturelle. La communauté des buts doit donc engendrer celle des efforts. Cette vérité va avoir une occasion nouvelle de se manifester lors de la visite que le ministre des affaires étrangères de France viendra bientôt rendre ici même à son collègue et ami le ministre des affaires étrangères de Pologne.

En Lettonie

A Riga, le ministre de France à Riga et Mme Tripier ont reçu les membres de la colonie française et quelques personnalités lettones dont le président de la Société de rapprochement franco-letton.

En Youyoslavie

Tous les représentants des autorités, les ministres de Belgique, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, d'Albanie et une foule nombreuse se sont rendus présenter leurs vœux à la légation de France, où M. Naggiar a prononcé une allocution dans laquelle il a dit notamment :

Nous pensons qu'il y a égalité entre les nations, comme entre les individus; nous affirmons qu'il y a une loi internationale comme il y a une loi privée. Nous demandons un tribunal pour dire la loi internationale comme la loi privée et une force pour la faire respecter.

C'est sur ces bases seules, a ajouté le ministre, que l'on peut édifier un système d'organisation de la paix.

En Roumanie

En raison du deuil national, la réception traditionnelle n'a pas eu lieu à la légation de France. M. d'Ormesson a reçu seulement le comité directeur de la colonie et lui a dit :

J'associe la colonie française tout entière aux regrets immenses inspirés en France autant qu'en Roumanie par l'assassinat de Jean Duca;

En de telles occasions, nous sentons combien l'union des deux peuples est profonde et combien les joies comme les tristesses de l'un sont aussi les joies et les tristesses de l'autre.

En Argentine

M. Louis-Georges Clinchant, ambassadeur de France, a donné une réception à l'ambassade, à laquelle assistaient tous les présidents des sociétés et des collectivités françaises.

M. Louis-Georges Clinchant a parlé de la situation politique en Europe et des efforts faits par la France malgré l'échec de la conférence du désarmement.

Au Maroc

On télégraphie de Rabat :

M. Henri Ponsot a reçu à 10 h. 30 la colonie française, le corps diplomatique, les délégations des notables musulmans et les délégations israélites de la résidence générale.

Présentant ses vœux à la délégation, M. Ponsot a adressé un souvenir ému aux troupes qui ont pacifié l'Atlas, puis il a invité la foule à se recueillir pour penser à la France, patrie lointaine qui, dans la crise actuelle, est pour tous un bel exemple de volonté et d'énergie.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

La santé de M. de La Gorce

L'état de M. Pierre de La Gorce s'était, hier soir, amélioré, ainsi qu'en témoigne le bulletin de santé rédigé par les docteurs Ancelet et Longjumeau.

La légère amélioration constatée hier se maintenant, il ne sera plus communiqué de bulletin de santé jusqu'à nouvel ordre. 1er janvier 1934.

Congrès des professeurs de langues vivantes

L'assemblée générale annuelle de l'Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public s'est réunie à la Sorbonne, sous la présidence de M. Louis Rocher, professeur au lycée Janson-de-Sailly.

Le soir, un banquet a réuni les congressistes, sous la présidence de M. François de Tessan, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 3 JANVIER 1934

LA MUSIQUE

A L'OPERA : reprise d' « Hamlet », opéra en cinq actes, d'après Shakespeare, paroles de Michel Carré et Jules Barbier, musique d'Ambroise Thomas.

AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : représentations du « Barbier de Séville », opéra-bouffe en quatre actes, d'après Beaumarchais, livret de Cesar Sterbini, musique de Rossini.

En ce début d'année on ne laisse pas de se livrer aux prédictions et aux espérances. Le théâtre lyrique sérieux, dont la vogue paraissait diminuée, va-t-il se relever et reprendre faveur dans un avenir prochain ? On s'en persuade aisément quand on considère les efforts que tente l'Opéra pour la renaissance et le renouvellement de la musique dramatique.

A propos de *la Damnation de Faust*, j'ai déjà signalé à votre attention les réformes graduées que M. Jacques Rouché a apportées à la mise en scène. Il avait, en effet, entouré le chef-d'œuvre de Berlioz alternativement de décors anciens et de décors en projections lumineuses. J'avais alors formé le vœu que le nouveau système par éclairage reçût une application entière au cours des spectacles suivants.

L'essai vient d'être fait pour la reprise de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, dont toute la décoration scénique consiste en images projetées sur une toile de fond. Il est concluant.

Trois terrasses successives — les terrasses d'Elseneur ! — régulièrement séparées par trois marches, ont été élevées sur le plateau de l'Opéra. Du côté cour et du côté jardin, de hautes colonnes jaunes et rectangulaires encadrent l'action dont les personnages peuvent se mouvoir dans trois plans différents. Sur l'écran tendu au dernier plan, les décors se dessinent et se colorent insensiblement, se dissipent et s'évanouissent, au fur et à mesure des changements à vue. Comme la scène n'est éclairée que latéralement et à l'arrière, les héros du drame s'agiteraient dans l'obscurité si des projecteurs spéciaux ne les prenaient dans leurs faisceaux lumineux.

L'agencement est encore rudimentaire et demande de nombreuses retouches. Convenons qu'il était pour ainsi dire impossible d'adapter la méthode, dans sa pleine conception, à la vieille machinerie de l'Opéra. Telle quelle, cette transformation offre d'assez sérieux avantages et ouvre toutes les possibilités à nos musiciens dramatiques.

Pour installer sur le théâtre chaque tableau d'un ouvrage, il n'est plus besoin de faire manœuvrer par des hommes de peine de lourdes et embarrassantes constructions en toile et en bois. Il suffit d'une mince plaque de verre sur laquelle un artiste a peint